The Making of Biblical Womanhood

La fabrication du prétendu « rôle biblique de la femme »

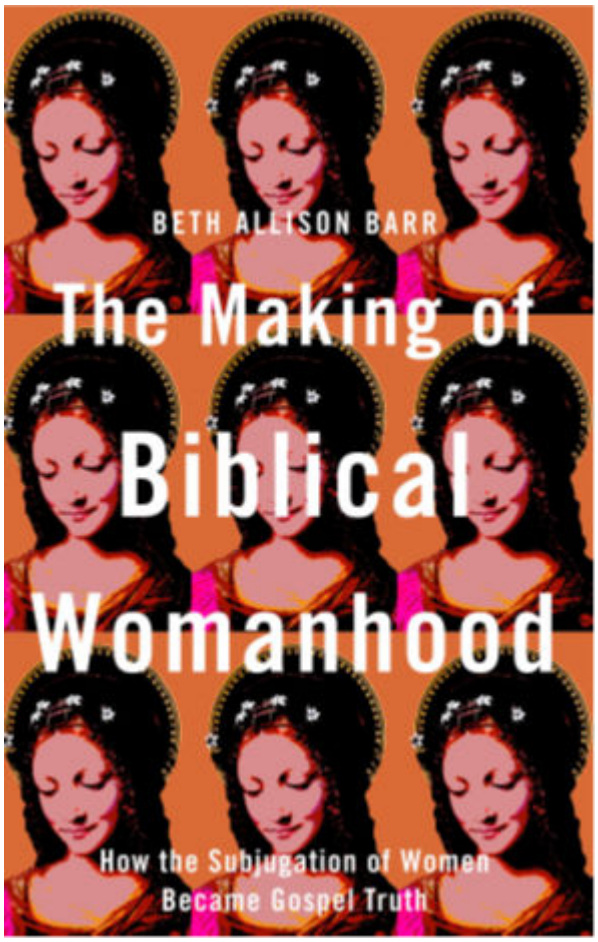
How the Subjugation of Women Became Gospel Truth

Comment l'assujettissement de la femme est devenu une vérité d'Évangile

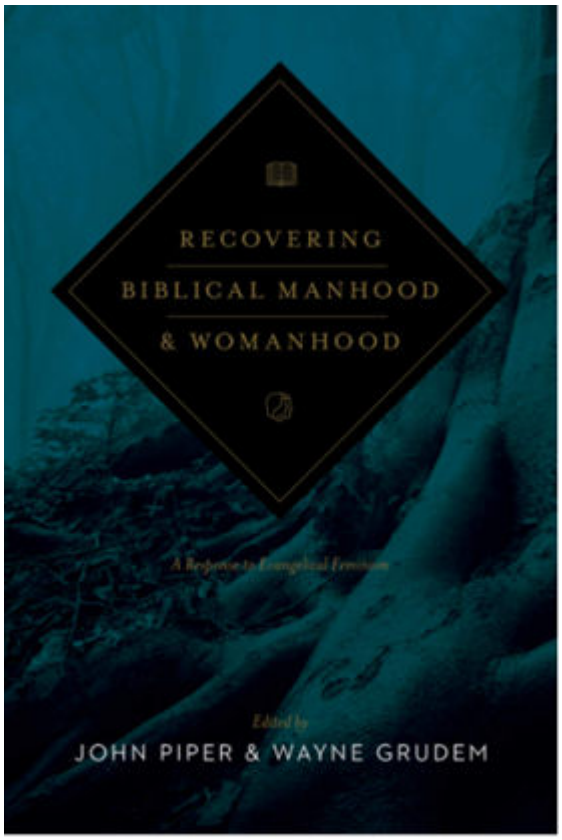
Autrice : Beth Allison Barr, professeure d'histoire (spécialité Moyen Âge) à l'université Baylor

Beth Allison Barr · Traduction allemande : Hans-Jörg Ronsdorf · avril 2021 · révisé en octobre 2026

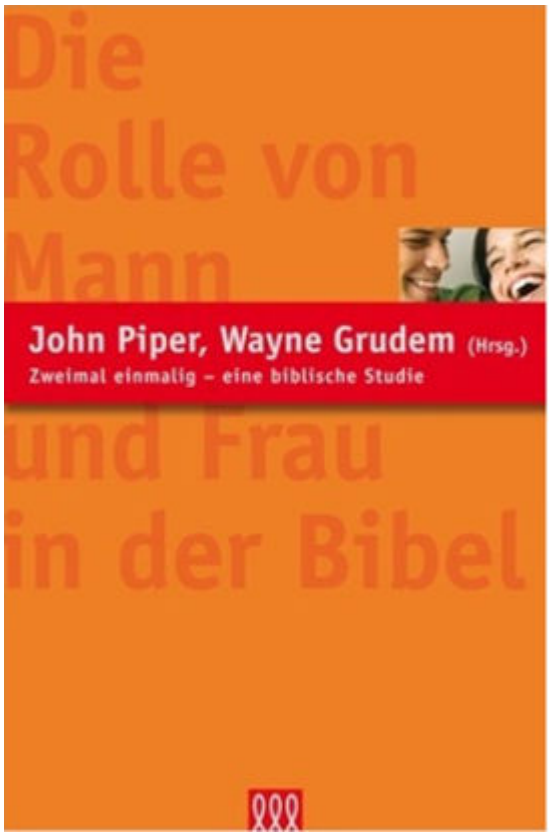
Ce livre est l'une des réactions au livre paru aux États-Unis en 1991 : Recovering Biblical Manhood & Womanhood. Celui-ci défend une conception explicitement hiérarchique des rôles de l'homme et de la femme dans le mariage, l'Église et la société. Il est aussi disponible en allemand depuis 2008 (voir ci-dessous). Les auteurs, ou plutôt éditeurs, en sont Wayne Grudem (connu pour sa « Biblische Dogmatik », disponible aussi en allemand) et le théologien bien connu John Piper.



C’est une réaction à ce livre :



En allemand :



https://www.3lverlag.de/schnellbestellung/289-die-rolle-von-mann-und-frau-in-der-bibel.html

Sommaire

Remerciements

Introduction

1. Les débuts du patriarcat
2. Et si le « rôle biblique de la femme » ne venait pas de Paul ?
3. Notre mémoire sélective du Moyen Âge
4. Le prix de la Réforme pour les femmes évangéliques
5. L'effacement des femmes de la Bible anglaise
6. La sanctification de la soumission
7. Élever le « rôle biblique de la femme » au rang de vérité de l'Évangile
8. N'est-il pas temps de libérer les femmes ?

Extrait du chapitre 2 – traduction (sans les notes)

Et si notre « rôle biblique de la femme » ne venait pas de Paul ?

« JE DÉTESTE PAUL ! »

Je ne saurais vous dire combien de fois j'ai entendu cela de la bouche de mes étudiants, le plus souvent des jeunes femmes marquées, voire véritablement meurtries par la manière dont Paul a été utilisé contre elles, quand on leur a dit qu'elles devaient se taire (1 Corinthiens 14), se soumettre à leur mari (Éphésiens 5), ne pas enseigner ni exercer d'autorité sur les hommes (1 Timothée 2) et travailler à la maison (Tite 2). On leur a enseigné que Dieu a destiné les femmes à suivre la direction masculine (1 Corinthiens 11) et à se concentrer sur la famille et le foyer (Colossiens 3 ; 1 Pierre 3), et que les occupations autres que la famille devaient être secondaires pour les femmes, et, le cas échéant, surtout par nécessité ou après que leurs enfants ont quitté la maison.

Il y a quelques années, une étudiante est venue dans mon bureau, prétendument pour parler de son devoir, mais il est vite apparu que ce dont elle voulait vraiment parler, c'était de sa vocation. Elle m'a demandé : Dieu vous a-t-il appelée à être à la fois professeure, mère et femme de pasteur ? Était-ce difficile ? Aviez-vous mauvaise conscience de travailler hors de la maison ? Votre mari vous a-t-il soutenue ? Qu'en pensaient les gens de votre Église ? Elle a raconté sa frustration de chrétienne soucieuse de sa carrière, issue d'un milieu conservateur, qui essayait de concilier les attentes de l'Église et de la famille avec ses objectifs professionnels. Une conversation qu'elle avait eue récemment avec son père l'avait contrariée. Comme elle s'inquiétait au sujet de sa matière principale, elle lui avait demandé conseil. Il a essayé d'apaiser ses craintes en disant que sa matière principale n'était pas si importante, puisqu'elle se marierait de toute façon et ne travaillerait pas. Choquée, elle a répliqué : « Papa, tu m'envoies vraiment quatre ans à l'université pour que je ne me serve jamais de mon diplôme ? »

L'attitude du père envers les femmes qui travaillent hors de la maison n'est pas atypique. Comme nous l'avons vu, une étude Barna de 2017 a constaté que les Américains en général sont de plus en plus à l'aise avec les femmes occupant des fonctions de direction et comprennent mieux les obstacles consi-

dérables auxquels les femmes se heurtent sur leur lieu de travail – mais que les chrétiens évangéliques sont à la traîne. L'écart peut-être le plus frappant dans l'attitude évangélique concerne les femmes dans certaines fonctions de direction. En 2016, j'ai fait remarquer que l'attitude de Wayne Grudem envers les femmes – à savoir qu'elles ne devraient jamais exercer d'autorité sur les hommes – lui rendait impossible de soutenir une candidate à la présidence. L'étude Barna laisse penser que j'avais raison. Les dirigeants évangéliques blancs comme Grudem, qui se sont rangés derrière la candidature de Donald Trump à la présidence, font partie du groupe le moins à l'aise avec une présidente. Pour au moins une partie des électeurs évangéliques et républicains (27 à 35 pour cent), le problème avec Hillary Clinton n'était pas seulement qu'elle est démocrate, mais aussi qu'elle est une femme (27 pour cent des électeurs évangéliques et 35 pour cent des électeurs républicains ont déclaré qu'ils seraient mal à l'aise avec une femme présidente). Trois ans plus tard, je n'ai pas été surprise que la candidature d'Elizabeth Warren à la présidence soit tombée sous le même couperet lié au sexe.

Les idées ont des effets. Ces convictions évangéliques – la raison pour laquelle elles plaident en faveur du caractère intangible de la soumission féminine – s'enracinent dans la manière dont elles interprètent Paul. Le Council on Biblical Manhood and Womanhood a beau commencer son aperçu du complémentarisme[1] par Genèse 2, sa lecture de ce récit de la création provient de 1 Corinthiens 11 et de 1 Timothée 2. Les paroles de Paul déterminent tous les aspects des enseignements complémentaristes. Les évangéliques lisent les textes pauliniens comme s'ils fixaient des différences de rôles durables et divinement ordonnées entre les sexes. Les hommes exercent une autorité que les femmes n'ont pas.

Les hommes dirigent, les femmes suivent. C'est Paul qui nous le dit.

Faut-il s'étonner que mes étudiants détestent Paul ?

Mais si nous avions mal lu Paul ? Dans les premières années de notre travail auprès des jeunes, mon mari et moi avons emmené un groupe de jeunes à une conférence d'évangélisation d'un week-end. L'un des orateurs a dévoilé son arme secrète d'évangélisation – la question : « Et si tu te trompais ? » Je ne me souviens plus de grand-chose de cette conférence, mais cette question m'est restée. Je l'ai trouvée utile dans mon travail d'historienne – et si je me trompais dans mes conclusions ? Suis-je prête à réexaminer les preuves ? Je l'ai trouvée utile comme enseignante, surtout quand un étudiant me présente une autre idée. La question « Et si je me trompais ? » m'aide à mieux écouter les autres. Elle me garde humble. Elle fait de moi une meilleure chercheuse.

Voici donc ma question aux évangéliques complémentaristes : et si vous vous trompiez ? Et si les évangéliques avaient compris Paul à travers le prisme de la culture moderne, plutôt que comme Paul voulait être compris ? Le mouvement évangélique craint que reconnaître la direction exercée par des femmes revienne à plier sous la pression culturelle. Mais si c'était en refusant la direction exercée par des femmes que l'Église pliait sous la pression culturelle ? Et si notre interprétation de Paul – et, par voie de conséquence, l'exclusion des femmes des fonctions de direction – résultait, au lieu d'une lecture « simple et naturelle », du fait que nous nous conformons aux attitudes et aux schémas de pensée qui nous entourent ? Des chrétiens du passé ont peut-être utilisé Paul pour exclure les femmes de la direction, mais cela ne signifie pas que la soumission des femmes soit biblique. Cela signifie seulement que les chrétiens d'aujourd'hui répètent la même erreur que les chrétiens du passé – en réglant notre manière de traiter les femmes sur le monde qui nous entoure plutôt que sur le monde que Jésus nous montre comme possible.

Alors, quand mes étudiants disent qu'ils « détestent Paul », je leur réponds : ce n'est pas Paul qu'ils détestent ; ce qu'ils détestent, c'est plutôt la manière dont les épîtres de Paul sont devenues le fondement d'une compréhension des rôles bibliques des sexes qui opprime les femmes. Beverly Roberts Gaventa, une spécialiste de premier plan des études pauliniennes, déplore que les évangéliques aient passé tant de temps à « passer au peigne fin les lignes des épîtres de Paul à la recherche d'affirmations théologiques et de directives éthiques à suivre strictement » que nous avons manqué le but plus large de Paul. Nous avons réduit son appel à l'unité à la garde de frontières au nom de l'uniformité ; nous avons troqué le « caractère radical » du corps de Christ contre une hiérarchie rigide de sexe et de pouvoir. Au lieu de « penser avec Paul », comme Gaventa y appelle, les évangéliques ont transformé Paul en une arme pour nos propres guerres culturelles. Le spécialiste du Nouveau Testament Boykin Sanders explique qu'il est temps de comprendre Paul correctement lorsqu'il s'agit des femmes. En caractères gras, sous le titre « Ni homme ni femme », il soutient : « La leçon pour l'Église noire est ici que la discrimination fondée sur le sexe dans l'œuvre de l'Église est inacceptable. » Paul nous montre que la discrimination entre les sexes est « un retour aux voies du monde », et nous sommes appelés dans le « monde nouveau de l'Évangile du Christ crucifié ».

La vérité – la réalité évangélique – est que nous nous sommes tellement concentrés sur l'adaptation de Paul à nous-mêmes que nous avons oublié de nous adapter à ce à quoi Paul nous appelle : être un en Christ. Au lieu de choisir le meilleur et de saisir le « monde nouveau de l'Évangile du Christ crucifié », nous avons choisi de continuer à faire ce que les hommes ont toujours fait : bâtir notre propre tour de hiérarchie et de pouvoir.

Parce que nous pouvons lire Paul autrement

C'est un prêtre du Moyen Âge qui a rédigé mon sermon de mariage préféré. Peu de gens connaissent son nom, bien que Dorothy L. Sayers m'ait volé le cœur en le citant dans son classique du roman policier « The Nine Tailors » (en allemand « Die neun Schneider » ; un autre de mes favoris). Il s'appelait John Mirk et vivait dans l'ouest de l'Angleterre à la fin du quatorzième et au début du quinzième siècle. Son recueil de sermons, Festial, devint populaire en Angleterre – si populaire que la première édition des homélies protestantes officielles, en 1547, fut en partie rédigée pour contrer cette influence. Il est attesté que des sermons du Festial furent imprimés jusqu'à la veille de la Réforme et que, malgré sa doctrine catholique, le Festial continua d'être prêché pendant tout le règne de la reine Élisabeth Ire.

Écoutez comment ce sermon du Festial décrit la relation conjugale entre l'homme et la femme : « Ainsi, selon le commandement de Dieu, un homme doit prendre une femme du même âge, de même condition et de même naissance. » Le texte poursuit : « C'est pourquoi un homme doit quitter son père et sa mère et aller vers elle comme vers une partie de lui-même, et elle doit l'aimer et lui l'aimer, véritablement l'un avec l'autre, et les deux doivent être une seule chair. » Le sermon ne met pas l'accent sur la hiérarchie, mais sur la manière dont l'homme et la femme doivent s'aimer « véritablement l'un avec l'autre » et devenir « une seule chair ». Lorsque le prêtre bénit l'anneau de la femme, il explique qu'il « représente Dieu, qui n'a ni commencement ni fin, et il le met à son doigt, qui a une veine allant jusqu'à son cœur, pour montrer qu'elle doit aimer Dieu par-dessus tout, et ensuite son mari ». L'anneau proclame que la fidélité d'une femme appartient d'abord à Dieu, et ensuite à son mari. Bien que le sermon soit rempli de passages bibliques et cite abondamment Genèse 1-3 ainsi que Matthieu 22 et Jean 2, il ne cite pas Paul. Il ne contient aucune référence aux Éphésiens, aux Colossiens, à Tite, ni même à 1 Pierre – les écrits du Nouveau Testament qui, comme on le sait, contiennent l'exhortation

aux femmes à se soumettre à leur mari. Ces passages du Nouveau Testament, connus sous le nom de « codes domestiques »[2] (Éphésiens 5.21-6.9 ; Colossiens 3.18-4.1 ; 1 Pierre 2.18-3.7 ; Tite 2.1-10), dominent les discussions modernes sur les rôles des sexes et ont posé la base de la modification apportée en 1998 au « Baptist Faith and Message », selon laquelle les épouses doivent « se soumettre avec bienveillance » à l'autorité de leur mari. Mais le sermon médiéval de Mirk « accorde très peu d'importance à la soumission de la femme comme fondement d'une bonne vie conjugale », constate l'historienne Christine Peters. Mirk ne déclare pas que la femme doit obéir à son mari. En fait, son sermon souligne qu'Ève s'est attiré des ennuis précisément parce qu'elle aimait trop son mari ; ainsi, l'alliance n'est pas le symbole de l'appartenance de la femme à son mari – elle rappelle aux épouses de mettre Dieu à la première place.

Dans mes recherches, j'ai découvert que, dans l'Angleterre de la fin du Moyen Âge, on prêchait rarement sur les passages pauliniens contre lesquels mes étudiants se révoltent. C'est une différence considérable avec la prédication dans le monde évangélique moderne – et assez surprenante, si l'on considère que le monde médiéval penchait tout autant vers le patriarcat que le monde antique et notre monde moderne (plus de détails à ce sujet au chapitre suivant). C'est aussi une différence considérable avec ce qu'on nous a appris au sujet des écrits de Paul sur les femmes – à savoir qu'ils auraient été utilisés comme un fil rouge continu tout au long de l'histoire chrétienne pour maintenir le plan de Dieu selon lequel les hommes doivent diriger et les femmes suivre.

Ce n'est tout simplement pas vrai. Prenez par exemple le catholicisme. Les évangéliques semblent penser que, puisque la tradition catholique n'ordonne pas de femmes, elle doit elle aussi invoquer Paul pour appuyer l'autorité de chef du mari dans le mariage. Il n'en est rien, ou du moins pas de manière constante. Le spécialiste des religions Daniel Cere explique : « Dans la tradition catholique, il n'y a jamais eu de tradition d'enseignement formel prônant la soumission [conjugale]. » L'historien du Moyen Âge Alcuin Blamires décrit des « paradoxes lancinants » (à la fois pratiques et bibliques) qui hantaient les enseignements catholiques médiévaux sur le sexe, l'autorité et le corps de Christ. Par exemple, parce que les maris péchaient, ils se révélaient souvent de mauvais guides pour leur femme – brouillant ainsi, pour les prédicateurs médiévaux, la « ligne de base » de l'autorité masculine. Comme le soutenait un texte du début du quinzième siècle, une femme ne devait pas suivre aveuglément son mari, parce qu'elle devait d'abord fidélité – comme le dit le sermon de mariage de Mirk – à Jésus, son « époux le plus important ». Pour les femmes du Moyen Âge, Jésus en tant que chef pouvait l'emporter sur l'autorité du mari ; parfois, les femmes pouvaient même prendre la direction. Pierre Abélard, célèbre scolastique du douzième siècle, discute le récit biblique de la femme qui oint Jésus d'huile (Matthieu 26.6-13 ; Marc 14.3-9 ; Luc 7.37-50). Abélard écrit que, lorsque « la femme, et non l'homme, est unie à la tête du Christ », elle « l'institue réellement comme "Christ" ». En permettant à une femme de l'oindre d'huile, Jésus abolit la suprématie masculine – il permet à une femme de faire ce que, jusque-là, seuls des hommes pouvaient faire : oindre le roi. Blamires décrit l'argument d'Abélard comme « un étonnant déplacement de la relation conventionnelle entre les sexes, le corps étant féminin et la tête masculine ». Pour Abélard, l'onction de Jésus par la femme est une « attribution du nom », écrit Blamires. « C'est cette femme qui oint le Saint des saints pour qu'il soit le Christ. » Je pourrais en dire beaucoup plus, mais voici le point essentiel : malgré l'obsession évangélique pour l'autorité de chef de l'homme, les chrétiens du passé et du présent en ont été moins sûrs. La position du pape Jean-Paul II dans sa lettre apostolique de 1988 (« Mulieris dignitatem ») en est un bon exemple. Il suggère qu'utiliser les écrits de Paul en Éphésiens 5 pour justifier la domination masculine et la soumission féminine dans le mariage reviendrait à utiliser ces passages pour justifier l'esclavage.

Parce que Paul n'a jamais cherché à mettre l'accent sur la soumission des épouses

Parlons donc de la soumission des épouses, une idée que les évangéliques tirent des codes domestiques du Nouveau Testament. Comme nous l'avons vu, le contexte historique indique que la soumission des épouses n'était pas le but des écrits de Paul, pas même dans les codes domestiques. Et si Paul n'avait pas repris les codes domestiques pour prescrire aux chrétiens comment suivre la hiérarchie des sexes de l'Empire romain, mais pour leur enseigner à vivre autrement dans leur environnement romain ? Et si les codes domestiques pouvaient être lus non comme des « textes de terreur » du Nouveau Testament pour les femmes, mais comme une résistance au patriarcat romain ?

Pris au pied de la lettre (comme une « interprétation simple et littérale »), les codes domestiques semblent sanctifier la structure patriarcale romaine : l'autorité du paterfamilias (mari/père) sur les femmes, les enfants et les esclaves. Le texte de Colossiens 3 le montre bien : « Femmes, soumettez-vous à vos maris, comme il convient dans le Seigneur. Maris, aimez vos femmes et ne soyez pas amers envers elles. Enfants, obéissez en tout à vos parents, car cela plaît dans le Seigneur. Pères, n'exaspérez pas vos enfants, de peur qu'ils ne perdent courage.

Esclaves, obéissez en tout à vos maîtres selon la chair, non pas en ne servant que sous leurs yeux, comme des gens qui cherchent à plaire aux hommes, mais dans la simplicité du cœur, en craignant le Seigneur » (Colossiens 3.18-22).

Au cas où vous ne sauriez pas grand-chose du patriarcat romain : la tutelle masculine était inscrite dans le droit romain. Les épouses devaient légalement se soumettre à l'autorité de leur mari ; les femmes non mariées devaient se soumettre à l'autorité de leur père ou du plus proche parent masculin ; les femmes ne pouvaient pas posséder de biens ni gérer des affaires de manière autonome ; les femmes ne pouvaient effectuer aucune transaction juridique ou financière sans qu'un homme agisse en leur nom. Dans cette perspective historique, il n'est pas surprenant de trouver dans des textes romains du premier siècle (le Nouveau Testament) des discussions sur les épouses qui reflètent la réalité de la vie des épouses dans le monde romain du premier siècle. L'instruction reprise par Paul, selon laquelle les femmes doivent être soumises à leur mari, est exactement ce à quoi le monde romain se serait attendu.

En tant qu'évangéliques modernes, nous ne le comprenons tout simplement pas.

Paul ne disait pas aux premiers chrétiens d'être comme tout le monde ; il leur disait qu'en tant que chrétiens ils devaient être différents. Rachel Held Evans décrit les codes domestiques chrétiens comme un « remix de Jésus » du patriarcat romain. Les travaux scientifiques suggèrent que le terme de remix est une bonne description. Les spécialistes du Nouveau Testament Carolyn Osiek et Margaret MacDonald soutiennent par exemple que les enseignements éthiques insérés dans le code domestique de l'épître aux Éphésiens sont si « contraires » au monde gréco-romain qu'au lieu d'être un signe d'adaptation, « le code domestique est présenté comme ce qui distingue finalement les croyants ». Bien lus, les codes domestiques ne libèrent pas seulement les femmes, comme l'écrit Shi-Min Lu, mais ils libèrent tous les membres de la maisonnée des « éléments oppressifs » du monde romain. Paul n'imposait pas le patriarcat romain aux chrétiens ; Paul utilisait un remix de Jésus pour dire aux chrétiens comment l'Évangile les rend libres.

Regardons donc le remix de Jésus de deux passages semblables de codes domestiques chez Paul :

[Colossiens 3.18-19] ***Femmes, soumettez-vous à vos maris, comme il convient dans le Seigneur. Maris, aimez vos femmes et ne soyez pas amers envers elles.***

[Éphésiens 5.21-22, 25, 28, 33] ***Soumis les uns aux autres dans la crainte de Christ. Femmes, soumettez-vous à vos propres maris, comme au Seigneur.*** … ***Maris, aimez vos femmes, comme le Christ aussi a aimé l'assemblée et s'est livré lui-même pour elle, … De même, les maris doivent aimer leurs femmes comme leurs propres corps. … Du reste, que chacun de vous aussi aime sa femme comme lui-même ; et que la femme craigne son mari.***

En tant que chrétiens modernes, nous entendons immédiatement l'autorité masculine. Femmes, soumettez-vous à vos maris. Mais les premiers auditeurs de Paul, des chrétiens du premier siècle, auraient immédiatement entendu le contraire. Maris, aimez vos femmes et ne les traitez jamais durement. Maris, aimez vos femmes comme Christ a aimé l'Église et s'est livré pour elle. L'accent des codes domestiques chrétiens n'est plus aujourd'hui le même que dans le monde romain.

Prenons par exemple le philosophe Aristote, au quatrième siècle av. J.-C. Dans sa « Politique », Aristote a écrit ce qui allait devenir l'un des textes de code domestique les plus influents de la culture occidentale. Écoutez ce qu'il disait :

Pour ce qui est de l'administration de la maison, nous avons vu qu'elle comporte trois parties – l'une est l'autorité d'un maître sur ses esclaves …, une autre celle d'un père, et la troisième celle d'un mari. Un mari et père, comme nous l'avons vu, gouverne femme et enfants, libres les uns comme les autres, mais l'autorité diffère : l'autorité sur ses enfants est royale, celle sur sa femme est constitutionnelle. Car même s'il peut y avoir des exceptions à l'ordre de la nature, l'homme est par nature plus apte à gouverner que la femme. … L'inégalité [entre l'homme et la femme] est permanente. … Le courage d'un homme se montre dans le commandement, celui d'une femme dans l'obéissance. … Toutes les classes doivent être considérées comme dotées de leurs qualités particulières ; comme le dit le poète au sujet des femmes : « Le silence est la gloire de la femme, mais il n'est pas de même la gloire de l'homme. »

Entendez-vous les différences ? Aristote écrit spécifiquement aux hommes sur la manière dont ils devraient gouverner et sur la raison pour laquelle ils ont le droit de gouverner. Il n'associe pas les subordonnés à la conversation. L'administration de la maison est le domaine de l'homme romain – en tant que maître, père et mari. La parole s'adresse uniquement aux hommes.

À l'inverse, les codes domestiques chrétiens s'adressent à toutes les personnes de l'Église de maison – hommes, femmes, enfants et esclaves. Chacun est associé à la conversation. La théologienne Lucy Peppiatt écrit que c'est là la « clé » de la subversion chrétienne du patriarcat romain. Parce que les codes domestiques chrétiens s'adressent à tous les membres de la maisonnée romaine, au lieu de présupposer la tutelle du chef de famille masculin, « ils contiennent en eux-mêmes le bouleversement des positions habituellement accordées aux hommes, aux femmes, aux esclaves et aux enfants, et des attentes que l'on a à leur égard ». Au lieu de conférer l'autorité à un homme qui parle et agit pour les personnes de sa maisonnée, les codes domestiques chrétiens donnent à chaque membre de la communauté domestique – unie par sa foi en Christ – le droit d'entendre et d'agir pour lui-même. C'est une différence radicale avec la structure patriarcale romaine. La structure chrétienne de l'Église de maison résiste au monde patriarcal de l'Empire romain.

Parce que Paul ne cherchait pas à mettre en avant l'autorité masculine

La manière dont les codes domestiques chrétiens façonnent l'autorité masculine peut elle aussi être lue comme une contradiction du patriarcat romain. Aristote écrivait pour justifier l'autorité masculine. Il soulignait l'inégalité permanente entre hommes et femmes : la nature de l'homme est de commander, tandis que la nature de la femme est d'obéir. Les codes domestiques chrétiens font autre chose. En Colossiens 3, Paul ouvre ses instructions sur la maisonnée par un appel adressé d'abord aux épouses – et non à l'homme, qui est censé avoir le dernier mot (comme le fait Aristote). Peppiatt aussi bien que Scot McKnight soulignent que Paul ne met pas en avant le pouvoir et l'autorité de l'homme. Paul souligne plutôt que les épouses doivent se soumettre comme il convient dans le Seigneur (et non parce qu'elles seraient inférieures), et que les maris doivent aimer leur femme et ne pas la traiter durement. « Au lieu de fonder l'instruction donnée à la femme sur l'autorité, le pouvoir, la direction ou le statut de son mari dans une hiérarchie », écrit McKnight, « la justification est radicalement différente : elle est fondée sur la manière de vivre du Seigneur. » C'est Jésus, et non le ***paterfamilias*** romain, qui dirige la maisonnée chrétienne.

De même, Éphésiens 5 peut être lu comme une résistance au patriarcat romain. Beaucoup de spécialistes soutiennent que Paul subordonne toute sa discussion des codes domestiques au verset 21 : « Soyez soumis les uns aux autres dans la crainte de Christ. » Lorsqu'on lit ce verset au début du code domestique de l'épître aux Éphésiens, il change tout. Oui, les épouses doivent se soumettre, mais les maris aussi. Au lieu de souligner l'infériorité des femmes, Éphésiens 5 met en relief l'égalité des femmes – elles sont appelées au verset 22 à se soumettre, exactement comme leurs maris sont appelés au verset 21 à se soumettre. Au lieu de faire des chrétiens une simple partie de plus de la masse romaine (où l'on insiste sur la soumission féminine), la soumission mutuelle du verset 21 est « caractéristique d'une manière de vivre qui distingue les croyants du monde incroyant ».

En raison de ses implications radicales, le verset 21 doit, dans les traductions bibliques qui veulent maintenir la conception complémentariste (hiérarchique), être séparé du verset 22.[3] L'English Standard Version (ESV) place le verset 21 à la fin de la section que les traducteurs ont intitulée « Walk in Love ». Cela sépare le verset 21 du début de la section suivante, intitulée « Épouses et maris », qui commence alors au verset 22 : « Femmes, soumettez-vous à vos maris comme au Seigneur. » De cette manière, l'ESV choisit de mettre en relief la soumission féminine du verset 22 et la sépare littéralement de la subversion du patriarcat romain que Paul opère au verset 21.

Ce que les traducteurs de l'ESV ont fait en Éphésiens 5 me rappelle une critique de l'archéologue Ian Morris au sujet des hommes athéniens de la Grèce classique. Ce n'est pas un hasard, écrit Morris, si les archéologues trouvent peu de preuves matérielles concernant les femmes dans l'Athènes antique. « Les femmes et les esclaves restent invisibles », mais cela n'est pas dû à des « problèmes méthodologiques » ou à une attribution erronée des preuves par les chercheurs. La « culture civique masculine d'une emprise inhabituelle » de la cité grecque n'a pas seulement assujetti les femmes, elle a si bien contrôlé les espaces où vivaient les femmes qu'il ne reste que peu de traces d'elles. Les femmes restent invisibles parce que « les citoyens masculins d'Athènes le voulaient ainsi ». La soumission des femmes est mise en relief dans la traduction d'Éphésiens 5 par l'ESV, et l'exhortation adressée aux maris de se soumettre est minimisée – non parce que Paul l'entendait ainsi, mais parce que les traducteurs complémentaristes de l'ESV le voulaient ainsi.

Éphésiens 5.21 n'est pas le seul renversement radical du patriarcat romain dans ce chapitre. Paul exige aussi que les hommes aiment leur femme comme ils aiment leur propre corps. Saviez-vous que, dans le monde gréco-romain, le corps féminin était considéré comme un corps masculin imparfait et difforme ? Dans son écrit « De la génération des animaux », Aristote écrit que « l'être féminin est pour ainsi dire un mâle déformé » et que, « parce que la nature féminine est plus faible et plus froide … nous devrions considérer l'état féminin pour ainsi dire comme une difformité ». Les femmes étaient littéralement des monstres. Certes, Aristote admettait que la difformité féminine était un phénomène « régulier » et utile. Au deuxième siècle apr. J.-C., Galien déclarait lui aussi que les femmes étaient des hommes imparfaits, à qui manquait la chaleur nécessaire pour faire sortir leurs organes génitaux à l'extérieur. Mais, comme Aristote, il reconnaissait qu'il était bon qu'il existe des hommes difformes, parce qu'autrement la reproduction aurait été impossible.

À l'inverse, Paul ne montre rien de ce mépris pour le corps féminin. Il proclame que les corps masculins n'ont pas plus de valeur ni plus de dignité que les corps féminins. Les femmes, comme les hommes, peuvent être « saintes et irréprochables », et les hommes doivent aimer le corps féminin exactement comme ils aiment leur propre corps masculin (Éphésiens 5.27-29). Je raconte à mes étudiants avec quelle facilité une étude de Paul réfute l'affirmation de John Piper selon laquelle le christianisme a une « empreinte masculine ». On pourrait penser que Paul se glorifierait de son autorité masculine, mais il ne le fait pas. Comme l'a découvert Beverly Roberts Gaventa, Paul utilise sept fois dans ses lettres des images maternelles pour décrire sa relation avec les Églises qu'il a contribué à fonder. « Statistiquement, cela signifie que Paul utilise des images maternelles plus souvent que des images paternelles, ce qui est impressionnant, surtout si l'on considère qu'elles sont pratiquement absentes de la plupart des discussions sur les épîtres pauliniennes. » Paul se décrit lui-même – un apôtre masculin – comme une mère enceinte, comme une mère qui accouche, et même comme une mère qui allaite.

Non seulement Paul considère le corps féminin comme précieux, mais il est aussi prêt à « abandonner l'autorité d'un patriarche au profit d'un rôle qui lui apportera la honte, la honte d'un homme identifié au féminin ». Quelle beauté, quelle radicalité dans le message de Paul ! Je n'arrive même pas à imaginer combien ses paroles ont dû être bienvenues pour les femmes des Églises du premier siècle. Ce qui rendait le corps féminin faible dans le monde romain le rendait fort dans les écrits de Paul. En prenant la figure littéraire d'une femme, Paul incarnait l'affirmation radicale de ses propres paroles en Galates 3.28 : en Christ, il n'y a « plus ni homme ni femme ».

Les chrétiens du Moyen Âge ont repris le langage imagé maternel de Paul d'une manière que les chrétiens modernes ne pratiquent pas. Gaventa constate que peu de spécialistes modernes ont prêté attention à l'étonnant langage imagé maternel de Paul. À l'inverse, l'historienne Caroline Walker Bynum a été si impressionnée par la fréquence du langage imagé maternel employé par des ecclésiastiques masculins au douzième siècle qu'elle a écrit l'étude pionnière Jesus as Mother: Studies in the Spirituality of the High Middle Ages. « La question que je voudrais poser », écrit-elle, « est de savoir pourquoi l'usage d'images maternelles explicites et détaillées pour décrire Dieu et le Christ, habituellement décrits comme masculins, est si apprécié chez les moines cisterciens du douzième siècle. » Elle identifie Anselme de Cantorbéry, un moine bénédictin plutôt patriarcal dans son attitude envers les femmes, comme l'un des premiers clercs médiévaux à reprendre le langage imagé maternel de Paul. En s'inspirant nettement des écrits de Paul en 1 Thessaloniciens 2.7 et Galates 4.19, Anselme écrit : « Toi [Paul], tu es parmi les chrétiens comme une nourrice qui ne se contente pas de prendre soin de ses enfants, mais qui, par la sollicitude de son merveilleux amour, les met au monde une seconde fois. » Ce n'est pas parce que les évangéliques modernes ne voient pas l'usage radical que Paul fait des images mater-

nelles qu'elles n'existent pas. Cela signifie seulement que, une fois de plus, nous avons mal compris Paul.

Parce que le souci de Paul n'était pas la hiérarchie romaine des sexes

Un autre élément qui me convainc que les codes domestiques devraient être lus comme une forme de résistance au patriarcat romain est la manière dont les premiers chrétiens étaient perçus par le monde romain : comme des « déviants en matière de sexes ». Osiek et MacDonald nous rappellent que Pline le Jeune, après avoir évoqué la torture de deux femmes chrétiennes qu'il désignait comme diaconesses, qualifia le christianisme de « superstition dépravée et démesurée ». Elles écrivent : « En attirant l'attention sur une forme de direction féminine dans le groupe – à l'exclusion de toute mention de dirigeants masculins –, Pline laissait entendre que les idéaux de la masculinité étaient menacés. Les femmes avaient le contrôle. » Et cela, du point de vue romain, était honteux. Les premiers chrétiens ne se contentaient pas de placer des femmes dans des fonctions de direction ; ils se réunissaient aussi sur un pied d'égalité – hommes, femmes, enfants et esclaves – dans la sphère privée de la maison, un espace traditionnellement féminin. Le christianisme s'écartait de la norme et était immoral, parce qu'il était perçu comme une sape des idéaux de la masculinité romaine. Le christianisme répugnait à Pline parce qu'il ne se conformait pas aux codes domestiques romains – et non parce qu'il les suivait.

Pour beaucoup de chrétiens modernes, les codes domestiques sont ce qui nous distingue du monde. Alors que le féminisme fait rage dans le chaos autour de nous, comme beaucoup le croient, l'Église évangélique se tient comme un arbre bien soigné, planté près des ruisseaux d'eau – ferme et serein, avec une hiérarchie de branches. C'est en effet ainsi que John Piper et Wayne Grudem le formulent dans Recovering Biblical Manhood and Womanhood. Dans l'introduction, ils écrivent : « Nous voulons aider les chrétiens à retrouver une vision élevée de la masculinité et de la féminité telles que Dieu les a créées. … Nous espérons que cette vision nouvelle – une vision de la "complémentarité" biblique – corrigera les erreurs antérieures et évitera en même temps les erreurs inverses qui résultent de l'effacement féministe des différences entre les sexes données par Dieu. » Seulement, le monde de Paul au premier siècle n'aurait pas vu dans la hiérarchie romaine des sexes une « vision nouvelle ». La structure patriarcale romaine, qui se reflète dans les codes domestiques de Paul, n'était pas la « vision nouvelle ». ***Reconnaître le pouvoir du paterfamilias, c'est ce que faisait déjà le monde romain. Le patriarcat n'était pas quelque chose qui rendait les chrétiens différents ; c'était quelque chose qui les rendait semblables à tous les autres.***

Les codes domestiques du Nouveau Testament racontent une histoire : celle de la manière dont l'Église primitive essayait de vivre dans un monde non chrétien et de plus en plus hostile. Les chrétiens devaient s'intégrer, mais ils devaient aussi tenir haut l'Évangile du Christ. Ils devaient maintenir autant que possible le cadre du patriarcat romain, mais ils devaient aussi tenir haut la valeur et la dignité de chaque être humain créé à l'image de Dieu. Paul leur a donné les plans d'un remix du patriarcat romain. Au lieu de s'adresser aux hommes comme à l'autorité première, les codes domestiques chrétiens associent chacun à la conversation. Au lieu de justifier l'autorité masculine par l'infériorité féminine, les codes domestiques chrétiens confirment que les femmes ont la même valeur que les hommes. Au lieu de se concentrer sur la soumission de l'épouse (tout le monde le faisait), les codes domestiques chrétiens exigent que le mari fasse exactement le contraire de ce que permettait la loi romaine : sacrifier sa vie pour sa femme, au lieu d'exercer un pouvoir sur sa vie. C'est là, écrit Peppiatt, la « révolution chrétienne ». C'est cela qui distingue les chrétiens du monde qui nous entoure.

Se pourrait-il que nous ayons compris Paul exactement à l'envers ? ***Et si son attention n'avait jamais porté sur l'homme comme chef et sur la soumission de la femme ? Et si sa vision était plus grande que nous ne l'avions imaginé ? Et si Paul, au lieu de copier une hiérarchie antique des sexes, voulait nous montrer comment l'Évangile chrétien libère même la maisonnée romaine ?***

Il y a quelques années, mon mari était parti hors de la ville pour une retraite avec beaucoup de nos jeunes du lycée. L'homme qui enseignait habituellement l'école du dimanche des jeunes, à laquelle appartenaient tous les jeunes qui ne partaient pas en retraite ce week-end-là, s'est fait porter malade. J'étais la seule option disponible. Cela me convenait. J'aime enseigner, et à cette époque j'étais au sommet de mes capacités. Chaque semaine, j'enseignais non seulement six cours de premier cycle à l'université Baylor, mais aussi les lycéennes le mercredi soir, ainsi que les étudiants de troisième cycle, les étudiants de premier cycle et les jeunes que je rencontrais comme mentore. Enseigner, même au pied levé, était devenu pour moi une seconde nature.

Mais les responsables de notre Église avaient clairement établi que les femmes n'avaient pas le droit d'enseigner des hommes, point final. Et, pour eux, la condition d'homme commençait à treize ans. J'ai donc dû appeler le pasteur. J'ai dû expliquer la situation et demander une autorisation spéciale pour pouvoir remplacer un enseignant masculin dans une salle de classe remplie de garçons et de filles adolescents. Après une longue pause, on m'a dit que c'était d'accord, à condition que je me contente de passer en revue les questions sur le sermon de la semaine précédente et que j'agisse comme animatrice – et non comme enseignante. Il m'a fallu toute ma maîtrise de moi pour dire simplement merci et raccrocher.

Je suis sûre qu'une partie de ma réaction venait de mon orgueil. J'étais là, professeure titulaire d'un doctorat d'une grande université de recherche (mon deuxième domaine de spécialité est l'étude des religions), et on me disait que je ne pouvais pas enseigner à l'école du dimanche des lycéens. Oui, cela blessait mon orgueil. Mais ce n'était pas la seule raison de mon agacement. C'était aussi parce que je croyais que le pasteur se trompait. ***Je n'avais pas le droit d'enseigner parce qu'il croyait que Paul avait dit aux femmes de se taire et de ne pas exercer d'autorité sur les hommes. Et si Paul n'avait jamais dit cela ? Et si, exactement comme pour les codes domestiques, nous avions tout simplement mal compris Paul parce que nous avons oublié son contexte romain ? Et si nous avions confondu les réfutations par lesquelles Paul répondait au monde païen qui l'entourait avec les propres paroles de Paul ?***

Parce que Paul n'a pas dit aux femmes de se taire

Parce que je suis historienne, je sais que les lettres de Paul contiennent plus que ce que disent ses mots. Paul écrivait à des Églises qu'il connaissait de près. Il les connaissait. « Ces questions ne surgissent pas de nulle part », nous rappelle Gaventa au sujet de la Première épître aux Corinthiens. Paul connaissait les combats, les personnes, les fauteurs de troubles. Nous n'avons pas besoin de plonger profondément dans l'histoire pour comprendre les fondements du message de Paul. Nous pouvons discerner qu'au sein de l'Église de Corinthe une rivalité était née au sujet de la valeur des différents dons spirituels (pour prendre un exemple). Nous ne connaissons peut-être pas les détails de première main – qui s'était enorgueilli et qui préférait la prophétie au parler en langues –, mais nous savons comment Paul les a repris : leurs dons viennent tous du même Esprit, leurs dons fonctionnent tous au sein du même corps, et aucun de leurs dons n'agit de manière indépendante. Nous entendons claire-

ment le message de Paul : dans le corps de Christ, nous sommes tous d'égale importance. La distance de plus de deux mille ans n'obscurcit pas son sens.

Et pourtant, si nous ignorons le contexte historique des lettres de Paul, nous pouvons déformer leur sens et transformer ses taupinières en montagnes. 1 Corinthiens 14.33-36 en fournit un excellent exemple : « Comme dans toutes les Églises des saints, que les femmes se taisent dans les assemblées, car il ne leur est pas permis de parler ; mais qu'elles soient soumises, comme le dit aussi la loi. Si elles veulent s'instruire sur quelque chose, qu'elles interrogent leur propre mari à la maison ; car il est honteux pour une femme de parler dans l'assemblée. Ou bien est-ce de chez vous que la parole de Dieu est sortie ? Ou est-ce à vous seuls qu'elle est parvenue ? »

Paul déclare que les femmes doivent se taire, se soumettre et s'en remettre à l'autorité spirituelle de leur mari. Est-ce vrai ? Ce passage est devenu une grande montagne pour les évangéliques modernes, plus accentuée que Paul ne l'a jamais voulu, à mon avis. Il est devenu un texte fondamental des enseignements complémentaristes. Voyons comment une meilleure compréhension de l'histoire romaine peut changer notre manière d'interpréter ce passage.

En 215 av. J.-C., une Rome vaincue et à court d'argent adopta une nouvelle loi. L'arrière-plan était la plus grande défaite militaire de Rome de tous les temps. Un an plus tôt, le 2 août, le général carthaginois Hannibal avait anéanti l'armée romaine à Cannes, pendant la deuxième guerre punique. Les sources rapportent que ce jour-là, entre cinquante mille et soixante-dix mille soldats romains moururent. C'est plus que dans certaines des batailles les plus sanglantes de la Seconde Guerre mondiale. L'historien romain Tite-Live, au premier siècle, s'exclamait : « Assurément, il n'est aucune autre nation qui ne se serait effondrée sous un tel poids de malheurs. » Seulement, Rome n'était pas comme les autres nations (et c'est précisément là où Tite-Live voulait en venir). Rome ne s'effondra pas. Les Romains se serrèrent la ceinture, levèrent une nouvelle armée et continuèrent. Rome était l'incarnation même de la détermination.

Mes étudiants savent que je n'aime pas l'histoire purement militaire. Alors, quand je commence à raconter une histoire comme celle-ci, ils savent que des femmes vont bientôt entrer en scène. Et c'est le cas. Les mesures d'austérité de Rome conduisirent à une répression sévère d'un groupe croissant de femmes indépendantes et riches – les épouses et les filles qui profitaient de la diminution soudaine du nombre de tuteurs masculins. Rome agit ainsi probablement pour deux raisons (les historiens en débattent encore). L'une était certainement l'effort de guerre. Rome avait besoin de l'argent de tous. On adopta donc la loi Oppia. Les femmes n'avaient plus le droit de s'habiller luxueusement, de circuler en voiture (à Rome), sauf lors d'occasions particulières, ni de posséder plus d'une demi-once d'or. Certaines durent même céder à l'État leurs héritages du temps de guerre. Ces femmes furent incitées à dépenser davantage d'argent pour Rome et moins pour elles-mêmes.

La deuxième raison pour laquelle Rome promulgua probablement la loi Oppia était de limiter l'étalage public de richesse par les femmes. Rome était en deuil après la bataille de Cannes. Ce n'était pas le moment de faire la fête et de porter de belles robes. C'était un temps où l'on fermait les écoutilles et où l'on combattait jusqu'à la mort (ce que les Romains firent, dans l'ensemble). Ce n'était surtout pas un temps où les femmes devaient avoir plus d'argent que les hommes. Rome était une société patriarcale, comme nous l'avons déjà vu, et les matrones romaines – des femmes mariées placées sous la tutelle de leur mari – symbolisaient la réussite de la société romaine. Les femmes indépendantes et riches, affranchies de la direction masculine, ne la symbolisaient pas.

Rome gagna, soit dit en passant.

Mais lorsque la crise fut passée, la loi qui limitait la richesse des femmes resta en vigueur, tandis que les lois qui limitaient la richesse des hommes furent abrogées. Vers 195 av. J.-C., les femmes de Rome en eurent assez. Elles protestèrent, bloquèrent les rues et même les accès au forum, et exigèrent l'abrogation de la loi.

Un consul, Caton l'Ancien, s'opposait à l'abrogation de la loi. Écoutez ce qu'il disait, et gardez à l'esprit que Tite-Live a probablement consigné son discours sous le règne de César Auguste (27 av. J.-C. à 14 apr. J.-C.) :

À la maison, notre liberté est vaincue par la frénésie féminine ; ici, au forum, elle est foulée aux pieds, et parce que nous n'avons pas tenu les individus en bride, nous les craignons maintenant toutes ensemble. … En vérité, j'ai rougi lorsque, il y a peu, je suis passé au milieu d'une troupe de femmes. … J'aurais dû dire : « Quelle est cette conduite ? Courir en public, bloquer les rues et parler aux maris d'autres femmes ! N'auriez-vous pas pu demander la même chose à vos propres maris, à la maison ? Êtes-vous plus charmantes en public avec les maris des autres qu'à la maison avec les vôtres ? Et pourtant, même à la maison, il ne vous convient pas de vous soucier des lois qui sont adoptées ou abrogées ici. » Nos ancêtres ne voulaient pas que les femmes traitent aucune affaire – pas même privée – sans un tuteur ; ils voulaient qu'elles soient sous l'autorité de leurs parents, de leurs frères ou de leurs maris ; nous (que les dieux nous viennent en aide !), nous les laissons même maintenant aspirer au gouvernement et se mêler du forum et de nos assemblées. Que font-elles maintenant dans les rues et aux carrefours, sinon persuader les tribuns de voter l'abrogation ? … Si elles l'emportent maintenant, que ne tenteront-elles pas ? Dès qu'elles commenceront à être vos égales, elles vous seront supérieures.

Tite-Live a consigné ce discours de Caton dans son Histoire de Rome. Pline le Jeune, qui écrivait vers la fin du premier siècle, présente Tite-Live comme une célébrité. Tite-Live était un écrivain populaire, et son histoire devait être très connue. En tant qu'historienne, je ne suis donc pas surprise de voir apparaître des échos de Tite-Live dans le Nouveau Testament. Écoutez encore une fois 1 Corinthiens 14.34-35 : « Que les femmes se taisent dans les Églises. Car il ne leur est pas permis de parler ; mais qu'elles soient soumises, comme le dit aussi la loi. Si elles désirent savoir quelque chose, qu'elles interrogent leur mari à la maison. Car il est honteux pour une femme de parler dans l'Église. » Non, ce n'est pas tout à fait mot pour mot. Mais c'en est proche. Un écho évident. Autrement dit : Paul puise ici dans son environnement romain.

Le discours de Caton n'est pas le seul texte romain qui exprime cette vision des femmes. Le spécialiste du Nouveau Testament Charles Talbert nous rappelle que Juvénal (début du deuxième siècle apr. J.-C.), dans sa sixième satire, condamne lui aussi les femmes qui courent en public et se mêlent des affaires de gouvernement des hommes au lieu de rester à la maison. Le monde romain considérait les femmes comme subordonnées à l'homme. Le monde romain déclarait que les hommes devaient transmettre les informations à leur femme à la maison, au lieu que les femmes courent en public. Le monde romain ordonnait aux femmes de se taire dans les forums publics.

Paul était un citoyen romain instruit. Il devait connaître la pratique rhétorique courante à l'époque, qui consistait à corriger une compréhension erronée en la citant, puis en la réfutant. Paul le fait en 1 Corinthiens 6 et 7 avec ses citations « tout m'est permis », « les aliments sont pour le ventre, et le ventre pour les aliments » et « il est bon pour l'homme de ne pas toucher de femme ». Dans ces cas, Paul cite les opinions erronées du monde païen, comme « tout m'est permis ». Puis Paul les modifie fortement.

Paul devait connaître les opinions de son temps sur les femmes, y compris celle de Tite-Live selon laquelle les femmes devaient se taire en public et se laisser informer par leur mari à la maison. N'est-il pas possible, comme l'a soutenu Peppiatt, que Paul fasse en 1 Corinthiens 11 et 14 la même chose qu'en 1 Corinthiens 6 et 7 ? Réfuter de mauvaises pratiques en citant ces mauvaises pratiques, puis en les corrigeant ? Peppiatt écrit : « Les interdictions concernant les femmes dans la lettre aux Corinthiens sont des exemples de la manière dont les Corinthiens traitaient les femmes, conformément à leurs propres attentes et valeurs culturelles, à l'encontre des enseignements de Paul. »

Et si Paul était si préoccupé de voir les chrétiens de Corinthe imposer aux femmes leurs propres restrictions culturelles qu'il les avait interpellés à ce sujet ? Il citait la mauvaise pratique que les hommes de Corinthe voulaient faire passer du monde romain dans leur monde chrétien, puis il s'y opposait. La Revised Standard Version (RSV) appuie l'hypothèse que c'est exactement ce que fit Paul. Paul expose d'abord les restrictions culturelles : « Comme dans toutes les Églises des saints, que les femmes se taisent aussi dans les Églises. Car il ne leur est pas permis de parler ; mais qu'elles soient soumises, comme le dit aussi la loi. Si elles désirent savoir quelque chose, qu'elles interrogent leur mari à la maison. Car il est honteux pour une femme de parler dans l'Église » (1 Corinthiens 14.33-35). Puis Paul intervient : « Quoi ! Est-ce de chez vous que la parole de Dieu est sortie, ou êtes-vous les seuls à qui elle soit parvenue ? Si quelqu'un pense être prophète ou rempli de l'Esprit, qu'il reconnaisse que ce que je vous écris est un commandement du Seigneur. Si quelqu'un ne le reconnaît pas, il n'est pas reconnu. C'est pourquoi, mes frères, aspirez avec ardeur à prophétiser, et n'empêchez pas de parler en langues ; mais que tout se fasse avec bienséance et avec ordre » (v. 36-40).

Je fais souvent cela comme exercice en cours. Je demande à un étudiant de lire dans sa propre traduction, le plus souvent l'ESV ou la NIV. Puis je lis dans la RSV, en accentuant les mots en conséquence. Quand je m'écrie alors : « Quoi ! Est-ce de chez vous que la parole de Dieu est sortie ? », j'entends le plus souvent toute la classe retenir son souffle. Une fois, une étudiante s'est écriée à haute voix : « Docteur Barr ! Mais ça change tout ! » Oui, lui ai-je dit, c'est bien le cas.

Si 1 Corinthiens 14.34-35 est lu comme une citation qui présente une pratique corinthienne (ce qu'ont soutenu D. W. Odell-Scott en 1983, Charles Talbert en 1987 [N.d.T. (traducteur allemand) : aussi Thomas Schirrmacher en 1991, et Katharine Bushnell il y a déjà cent ans] et, plus récemment, Peppiatt), l'intention de Paul semble claire : distinguer ce que faisaient les Corinthiens (« que les femmes se taisent «) et préciser que les chrétiens ne devaient pas suivre la pratique corinthienne (» Quoi ! »). Bien que je ne puisse pas garantir que ce soit ce que faisait Paul, cela a beaucoup de sens (historiquement). La Première épître aux Corinthiens contient déjà plusieurs citations non pauliniennes, et la formulation des versets 34-35 est remarquablement proche de sources romaines. Marg Mowczko remarque : « L'opinion selon laquelle 14.34-35 est une citation non paulinienne est l'une des rares à offrir une explication plausible du changement de ton abrupt que les versets 34-35 introduisent dans le texte, ainsi que du changement abrupt de thème, de ton et de genre grammatical qui suit au verset 36. » Si Paul cite effectivement la vision du monde romaine pour lui opposer la vision du monde chrétienne, alors son propos est l'exact contraire de ce qu'on a enseigné aux femmes évangéliques.

Se pourrait-il que Paul, au lieu de dire aux femmes de se taire comme le faisait le monde romain, ait en réalité voulu dire aux hommes que, dans le monde de Jésus, les femmes avaient le droit de parler ? Se pourrait-il que nous ayons (une fois de plus) manqué ce à quoi Paul voulait en venir ? Qu'au lieu de prendre à cœur sa réprimande et de permettre aux femmes de parler, nous perpétuions précisément les pratiques patriarcales que Paul a condamnées ?

En tant qu'historienne, j'ai du mal à ignorer à quel point les paroles de Paul ressemblent au monde gréco-romain dans lequel il vit. Mais même si je me trompe et que Paul ne fait que puiser dans des sources romaines au lieu de les citer délibérément pour les réfuter, je soutiendrais toujours que les instructions données par Paul aux femmes de Corinthe sont limitées à leur contexte historique. Pourquoi ? Parce que l'absence de contradiction est une vertu de la bonne interprétation (c'est-à-dire la concordance des affirmations de tout le chapitre, de toute la lettre et de tout le Nouveau Testament). Paul ne promulgue pas de décret général selon lequel les femmes doivent se taire ; dans toutes ses lettres, il permet aux femmes de parler (1 Corinthiens 11.1-6 en est un bon exemple). Paul ne restreint pas la direction exercée par les femmes ; il nous dit lui-même que des femmes dirigeaient dans l'Église primitive et qu'il soutient leurs ministères (je parlerai de Romains 16 dans la section suivante). Fixer une hiérarchie rigide des sexes n'est tout simplement pas la préoccupation de Paul. Comme nous le rappelle Beverly Roberts Gaventa à propos d'un passage antérieur de la Première épître aux Corinthiens (12.1-7), chez Paul « l'appel au service n'est pas limité selon le sexe, de sorte que les arguments sur la complémentarité ne trouvent ici aucun fondement ». ***En insistant sur le fait que Paul a ordonné aux femmes de se taire, les évangéliques ont une fois de plus capitulé devant la culture patriarcale. Au lieu de jeter Aristote par-dessus bord (ce à quoi Rachel Held Evans nous avait un jour encouragés), nous avons jeté par-dessus bord la liberté en Christ que Paul s'efforçait tant de nous donner.***

Parce que les femmes de la Bible, chez Paul, ne suivent pas notre image biblique de la femme

Ce sont les femmes de Paul en Romains 16 qui m'ont finalement fait changer d'avis.

Je me souviens encore du dimanche où le déclic s'est produit. J'étais bouleversée après le sermon. Si bouleversée que j'ai fait la vaisselle. L'eau qui coulait apaisait mon esprit pendant que je récurais les assiettes du déjeuner. Mon mari savait que quelque chose n'allait pas (faire la vaisselle était un indice évident). Il est entré dans la cuisine. Il n'a pas dit un mot. Finalement, j'ai parlé. « Je ne crois pas que l'homme soit le chef. » Il s'est appuyé contre le plan de travail. Je ne pouvais pas le regarder. Encore un peu de temps a passé, puis il a demandé : « Tu ne crois pas que les hommes sont appelés à être les responsables spirituels du foyer ? » J'ai secoué la tête. « Non. » Il est resté là encore une minute, puis il a simplement dit « D'accord » et s'en est allé. Je savais qu'il n'était pas d'accord avec moi sur ce point – il avait grandi dans une Église complémentariste et avait fréquenté un séminaire complémentariste. Il était néanmoins prêt à écouter et à envisager une autre perspective théologique. Je suis à jamais reconnaissante de la confiance qu'il m'a témoignée ce jour-là.

Ce n'est pas vraiment le sermon qui a fait déborder le vase, bien que je me souvienne qu'il portait sur la direction masculine. Ce qui a fait déborder le vase, c'est un cours que j'avais donné récemment dans mon cours sur l'histoire des femmes. Nous parlions des femmes dans l'Église primitive, en avançant chronologiquement du monde antique jusqu'au Moyen Âge. Sur un coup de tête, j'ai demandé à l'un des étudiants d'ouvrir sa Bible et de lire Romains 16 à haute voix (dans une université chrétienne, je peux toujours compter sur au moins un étudiant qui a une Bible à la main). J'ai demandé à la classe d'écouter et de noter chaque nom féminin qu'elle entendait.

Ce fut un moment pédagogique saisissant – pour les étudiants et pour moi. Je savais que des femmes remplissaient ces versets, mais je n'avais encore jamais entendu leurs noms lus à haute voix, l'un après l'autre.

Phœbé, la diaconesse, qui a apporté la lettre de Paul et l'a lue à haute voix dans son Église de maison.

Prisca (Priscille), dont le nom est mentionné avant celui de son mari (chose assez remarquable dans le monde romain), en tant que collaboratrice de Paul.

Marie, une ouvrière énergique de l'Évangile en Asie.

Junia, éminente parmi les apôtres.

Tryphène et Tryphose, compagnes de combat de Paul dans le Seigneur.

La bien-aimée Perside, qui a elle aussi beaucoup travaillé pour le Seigneur.

La mère de Rufus, Julie, et la sœur de Nérée.

Dix femmes sont honorées par Paul.

Sept femmes sont distinguées pour leur service : Phœbé, Priscille, Marie, Junia, Tryphène, Tryphose et Perside. Une femme, Phœbé, est désignée comme diaconesse. Kevin Madigan et Carolyn Osiek écrivent que Phœbé « est la seule diaconesse d'une Église du premier siècle dont nous connaissions le nom ». Une autre femme, Junia, n'est pas simplement identifiée comme apôtre, mais comme quelqu'un qui se distingue parmi les apôtres.

Saviez-vous, ai-je demandé à mes étudiants, qu'en Romains 16 davantage de femmes que d'hommes sont identifiées par leur fonction ? Nous étions assis là et regardions les noms de ces femmes. « Pourquoi ? », lança soudain une étudiante, si absorbée par le cours qu'elle ne leva même pas la main. « Pourquoi ne l'ai-je pas remarqué plus tôt ? » Probablement parce que la traduction anglaise de la Bible que vous utilisez estompe l'activité des femmes, lui ai-je répondu, et j'ai commencé une nouvelle explication.

Je m'écoutais moi-même tandis que je faisais cours ce jour-là. Je m'écoutais présenter les preuves de la manière dont les traductions anglaises de la Bible masquent le rôle de direction des femmes dans l'Église primitive. Je m'écoutais parcourir avec la classe différentes traductions de Romains 16.

Prenez par exemple la Ryrie Study Bible, publiée en 1986 par Moody Press (disponible aussi en traduction allemande). Mon grand-père possédait cette Bible, et j'ai son exemplaire dans ma bibliothèque. Au lieu de reconnaître Phœbé comme diaconesse, elle traduit sa fonction par « servante ». Écoutez la note d'étude : « Le mot traduit ici par "servante" est souvent traduit par "diaconesse", ce qui conduit certains à supposer que Phœbé était une diaconesse. Il est cependant plus probable que le mot soit employé ici dans un sens non officiel d'aide. » « L'avez-vous remarqué ? », ai-je demandé à mes étudiants. Aucune preuve n'est donnée pour expliquer pourquoi le rôle de Phœbé devrait être traduit par « servante » et non par « diaconesse ». Aucune preuve n'est donnée pour expliquer pourquoi le mot serait plutôt employé dans le « sens non officiel d'aide ». Nous pouvons deviner la raison du choix de cette traduction : c'est parce que Phœbé était une femme, et l'on suppose donc qu'elle ne pouvait pas avoir été diacre. Si la formule « un diacre de l'Église de Cenchrées » avait suivi un nom masculin, je doute sérieusement que le sens de « diacre » ait jamais été mis en question.

Pendant que j'enseignais, je pensais à ma propre Église. À la manière dont les femmes apparaissaient rarement sur l'estrade, sauf pour chanter ou jouer d'un instrument. Je pensais à la manière dont les femmes dirigeaient notre culte pour enfants et les hommes le travail auprès des adultes. Je pensais à l'époque où l'on m'avait demandé d'enseigner une classe d'école du dimanche pour adultes et où le

pasteur était venu examiner mon matériel. Comme je n'enseignais que l'histoire de l'Église, il m'a laissé faire. Si j'avais en revanche traité le texte biblique, c'eût été une autre histoire.

Je me souviens de m'être sentie hypocrite, debout devant ma salle de classe universitaire.

J'étais là, guidant mes étudiants à travers des preuves historiques convaincantes que le problème des femmes dans la direction n'était pas Paul ; le problème était la manière dont nous avons mal compris et obscurci Paul. J'étais là, montrant à mes étudiants comment des femmes, dans l'Église primitive, dirigeaient et enseignaient réellement, même comme diaconesses et apôtres. Junia, leur ai-je montré, était considérée comme apôtre presque jusqu'à l'époque moderne, quand on a commencé à traduire son nom par un nom d'homme : Junias. Le spécialiste du Nouveau Testament Eldon Jay Epp a établi deux tableaux qui recensent les Nouveaux Testaments grecs d'Érasme jusqu'au XXe siècle. Ensemble, les tableaux montrent que le nom grec Junia a été presque constamment rendu sous sa forme féminine, jusqu'au vingtième siècle, où le nom a soudain commencé à être traduit par le masculin Junias. Pourquoi ? Gaventa explique : « Epp montre de manière douloureuse et dérangeante qu'un facteur important dans le traitement de Romains 16.7 au XXe siècle était l'hypothèse qu'une femme ne pouvait pas être apôtre. » Junia est devenue Junias parce que les chrétiens modernes supposaient que seul un homme pouvait être apôtre. En tant qu'historienne, je savais pourquoi les femmes des épîtres de Paul ne correspondaient pas aux prétendues restrictions que les responsables d'Église d'aujourd'hui imposent aux femmes. Je savais que c'était parce que nous avions mal lu Paul. Paul n'est pas incohérent dans sa manière de traiter les femmes ; c'est nous qui l'avons rendu incohérent par notre interprétation. Comme Romains 16 le montre clairement, la réalité est que les femmes bibliques contredisent les conceptions modernes de l'image biblique de la femme.

Je savais tout cela. Pourtant, je n'ai pas contredit les responsables de mon Église lorsqu'ils affirmaient que, chez nous, les femmes ne devaient pas enseigner aux garçons de plus de treize ans. Je restais toujours silencieuse.

J'ai poursuivi mon exposé. La réalité historique est la même pour Phœbé, ai-je dit à mes étudiants. Paul l'appelle diaconesse. Personne ne conteste le texte – on ne peut contester que le sens du texte. Phœbé a été reconnue par les premiers Pères de l'Église à la fois comme femme et comme diaconesse. Origène, par exemple, écrivait au début du troisième siècle que le titre de Phœbé prouve « avec l'autorité apostolique » « que des femmes aussi sont appelées au service de l'Église, fonction dans laquelle Phœbé a été établie dans l'Église qui est à Cenchrées. Paul énumère même avec de grands éloges et une grande reconnaissance ses actions remarquables ». Si nous pouvons certes nous interroger sur ce qu'Origène entendait par le « service de l'Église », il est clair qu'Origène acceptait le rôle confié à Phœbé. Un siècle plus tard, Jean Chrysostome, le prédicateur « à la bouche d'or », a écrit quel grand honneur c'était pour Phœbé d'être mentionnée « avant tous les autres », d'être appelée « sœur » et d'être distinguée comme « diaconesse ». « Les hommes aussi bien que les femmes », conclut Chrysostome, devraient « imiter » Phœbé comme une « sainte ». Dans sa prédication sur 1 Timothée 3.11, Chrysostome montre clairement qu'il considère les femmes comme diacres au même titre que les hommes. Il écrit : « De même, les femmes doivent être modestes, non médisantes, sobres, fidèles en toutes choses. Certains disent que [Paul] parle des femmes en général. Mais cela ne se peut pas. Pourquoi voudrait-il insérer quelque chose sur les femmes au milieu de ce qu'il dit ? Il parle plutôt des femmes qui ont le rang de diacre. "Que les diacres soient maris d'une seule femme." Cela convient aussi aux femmes diacres, car c'est nécessaire, bon et juste, surtout dans l'Église. »

Si cette compréhension ouverte de la direction féminine par un ancien/presbytre et diacre du quatrième siècle vous surprend, les historiens de l'Église Madigan et Osiek nous rappellent qu'elle ne devrait pas le faire : « Dans les Églises de Jean à Antioche et à Constantinople », écrivent-ils, « les femmes diacres ou diaconesses étaient bien connues. » Décrire Phœbé comme diaconesse n'avait rien d'étonnant pour Chrysostome, car certains de ses bons amis du quatrième siècle étaient diaconesses. En fait, Madigan et Osiek ont relevé 107 mentions (épigraphiques et littéraires) de diaconesses dans l'Église primitive.

Bien sûr, ai-je dit à mes étudiants, tout le monde dans l'Église primitive ne soutenait pas les femmes dans des fonctions de direction. La fonction de presbytre est un témoignage clair de la manière dont les préjugés patriarcaux du monde antique s'étaient déjà infiltrés dans le christianisme. Vous vous souvenez de la manière dont Aristote considérait le corps féminin comme monstrueux et difforme ? Les responsables de l'Église ont importé ces idées dans leurs décisions conciliaires et ont déclaré dès le cinquième siècle que les corps féminins étaient impropres à la direction. Comme l'écrivent Madigan et Osiek, « la pureté cultuelle est associée aux hommes, l'impureté aux femmes. C'était le principal argument contre les femmes presbytres ». Au sixième siècle, lorsque l'Église se répandit à travers le paysage européen et remplaça les anciens sièges séculiers du pouvoir romain par les fonctions sacrées de l'évêque et du prêtre, les femmes aussi étaient en mouvement – mais pour retourner à leur ancienne place, sous l'autorité des hommes.

« Docteur Barr, pourquoi ne nous enseigne-t-on pas cela à l'Église ? »

J'ai regardé l'étudiante, et mon cœur s'est serré. La plupart des gens ne le savent tout simplement pas, ai-je dit. Les manuels des séminaires sont souvent écrits par des pasteurs – et non par des historiens (et surtout pas par des historiennes). La plupart des personnes qui fréquentent des Églises complémentaristes ne savent pas que la traduction de Junia par l'ESV comme « bien connue des apôtres » au lieu d'« éminente parmi les apôtres » était une manœuvre délibérée pour tenir les femmes à l'écart de la direction (Romains 16.7). Les gens croient que les femmes étaient exclues de la direction dans l'Église primitive, exactement comme elles sont exclues de la direction dans l'Église moderne. L'Église enseigne ce qu'elle tient pour vrai.

Voilà les choses que j'ai dites à haute voix.

Ce que je n'ai pas dit – et ce qui me faisait monter les larmes aux yeux ce jour-là, debout devant mon évier –, c'est que je connaissais la vérité. Je connaissais la vérité, et pourtant je me taisais dans mon Église. Je me taisais parce que j'avais peur que mon mari perde son poste. J'avais peur de perdre nos amis. J'avais peur de perdre notre ministère.

Le complémentarisme récompense les femmes qui respectent les règles. En me taisant, je contribuais à ce que mon mari puisse rester un responsable. En me taisant, je pouvais exercer une certaine influence. En me taisant, je conservais l'amitié et la confiance des femmes autour de moi. En me taisant, je conservais une vie confortable.

Mais je connaissais la vérité sur les femmes de Paul. Je connaissais la réalité : les femmes louées dans la Bible – comme Phœbé, Priscille et Junia – remettent en question les limites de l'image biblique moderne de la femme. En tant qu'historienne, je savais que les femmes de ma propre Église étaient tenues à l'écart des fonctions de direction parce que le patriarcat romain s'était de nouveau infiltré dans l'Église primitive. Au lieu de nous défaire de la Rome païenne et de saisir Jésus, nous avions fait le contraire – abandonné la liberté du Christ et adopté l'oppression du monde antique.

J'ai fermé l'eau de l'évier et empilé la vaisselle.

Il était temps pour moi de ne plus me taire.

Notes

1. Dans le monde anglophone, le complémentarisme désigne la complémentarité de l'homme et de la femme, mais à l'intérieur d'un ordre hiérarchique dans lequel l'homme dirige et la femme suit, ou dans lequel la femme n'est pas seulement associée à l'homme, mais lui est subordonnée, comme conséquence ou expression de l'ordre de la création. Beth Barr et le traducteur (allemand) défendent, avec beaucoup d'autres chrétiens, la complémentarité mutuelle de l'homme et de la femme, sans subordination ni supériorité hiérarchiques.
2. Luther appelait ces textes, qui réglaient la vie dans la maison et les relations mutuelles, « Haustafeln » (« tables domestiques »).
3. Il en va de même dans de nombreuses traductions allemandes.